

Astrid Éliard

Les bourgeoises

nouvelles



M E R C U R E D E F R A N C E

DE LA MÊME AUTEURE

Aux éditions du Mercure de France

NUITS DE NOCES, 2010, J'ai lu, 2011.

DÉJÀ L'AUTOMNE, 2011, J'ai lu, 2012.

SACRÉE MARIE !, 2012.

DANSER, 2016, Folio n° 6309.

LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU ADÈLE, 2019, Folio n° 6906.

LES BOURGEOISES

Astrid Éliard

LES BOURGEOISES

NOUVELLES



MERCVRE DE FRANCE

À Vincent

« Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de l'esthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toute façon je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas. »

VIRGINIE DESPENTES

King Kong Théorie

La migration des crabes

Je ne sais plus d'où venait cette bouteille de champagne – si on l'avait achetée, si on nous l'avait offerte –, toujours est-il qu'elle est restée des semaines, des mois, dans la porte du frigo. On attendait une bonne occasion pour la boire et il faut bien dire qu'elles ne se bouscuaient pas. Jusqu'au jour où Tewfik est rentré du travail, excité comme s'il avait tiré le ticket doré dans une des barres de chocolat de Willy Wonka. On lui proposait « une expat' de rêve ». Une promotion aussi soudaine, aussi rapide, franchement, ça s'était jamais vu ; il y avait des mecs qui attendaient depuis des lustres qu'on leur fasse une telle offre. Lui, il débarquait et il décrochait la timbale. L'enthousiasme de Tewfik m'a gagnée ce soir-là ; on a descendu la bouteille, qu'on a bu sur un festin improvisé de Babybel et d'une laitue à moitié fanée. Quand on s'est couchés, la tête me tournait délicieusement et j'avais les joues encore chaudes de notre conversation animée, plusieurs heures à imaginer les gratte-ciel bleus du désert. Trente fois dans la soirée, nos coupes s'étaient entrechoquées :

— À Dubaï.

— À Dubaï.

C'était la meilleure chose qui pouvait nous arriver.

Ça faisait presque un an qu'on s'était installés à Clermont-Ferrand, une ville moyenne, aimable, de province, dans un appartement que sa surface – 120 mètres carrés pour deux personnes habituées à vivre dans une pièce et demi – avait failli disqualifier. Sur l'autoroute, on avait suivi le plus petit camion de déménagement qui soit, dans lequel était entré à l'aise tout ce qu'on possédait – en gros, un canapé, un lit, une télévision, un fauteuil et un four micro-ondes – et voilà qu'il nous fallait meubler deux chambres d'ami, habiller de rideaux huit fenêtres, sans parler des ampoules pour les luminaires... Dans une seule des chambres d'appoint, on aurait pu loger une famille entière. On y a entreposé ma collection d'« outils inutiles » : une cuiller en pierre ponce, un tournevis sans manche, un pommeau de douche non perforé, un rouleau à pâtisserie à la surface accidentée et quelques-unes de mes œuvres de jeunesse, copies de Léonard de Vinci et faux Soulages dont j'inondais mes amis à leurs anniversaires à une époque stupide où je disais vouloir « être Soulages ou rien ». La pièce résonnait tellement qu'on pouvait presque entendre l'écho de son propre souffle quand on y pénétrait. Ça m'a inspiré un dessin que j'ai placardé sur la porte, un fantôme joufflu et souriant avec cette inscription : « chambre d'ami inhospitalière et hantée ».

L'autre chambre est restée vide. On la réservait à notre futur bébé. C'est ce qu'on se disait, Tewfik et moi, d'abord

avec légèreté, puis avec une discrétion qui a fini par nous crisper. J'ai alors fait une fixette sur la bouteille de champagne, symbole d'un destin avare qui faisait de la rétention d'heureux événements et puis une autre sur les deux flèches noires de la cathédrale de Clermont qui dépassaient des toits et remplissaient anormalement mes journées. Je passais des heures à les regarder dans la brume, dans le soleil ou la nuit, et à les dessiner, me demandant ce que j'étais venue foutre ici, incapable de la patience dont ma gynécologue me demandait de faire preuve et pas vraiment convaincue par l'idée défendue par mes proches, Tewfik en tête, qu'un enfant était le chaînon manquant à ma vie incomplète.

À Paris, j'occupais un poste de commerciale dans une galerie d'art de la première moitié du ^{xx}e siècle. Je travaillais pour des clients richissimes qui « oubliaient » assez souvent d'honorer nos factures et sous les ordres d'un patron, un débris de l'ancien monde qui revendiquait de ne pouvoir travailler qu'avec des femmes (en jupe). Jusqu'à ce qu'on lui mette le Défenseur des droits sur le dos. Après ça, il a fermé sa gueule. Mais il a continué de mater.

C'était plutôt une aubaine de déménager et de quitter ce boulot, une foule de projets m'attendaient : développer une activité de graphiste et styliste, faire une formation de céramiste... mais les choses sont toujours plus compliquées qu'on ne l'imagine, et je me suis retrouvée coincée entre une bouteille de champagne et les flèches d'une cathédrale.

Tewfik travaillait comme une brute, soirs et week-ends. Dans son équipe de Data Analysts, c'était la course à qui oserait le mail le plus tardif. Le record culminait à 3 heures du matin. Mais on prétendait que ça ne comptait pas, car le message avait été envoyé depuis Bangkok. Je trouvais ça grotesque, et, souvent, agacée, je lui lançais : « Alors, qui a la plus grosse à la DSI ? » Tewfik haussait les épaules, il disait que ça ne durerait pas, qu'il fallait faire bonne figure – et *s'intégrer*. C'était son grand mot, ça, la devise de son enfance qui le poursuivait jusque dans l'âge adulte. Son père ne s'est jamais remis d'avoir cédé à sa femme pour le prénom de Tewfik. Lui aurait aimé Thomas. Il s'en mord encore les doigts.

Tewfik est le genre de garçon qui rit avec une sincère bienveillance aux mauvaises blagues des gens, et les met à l'aise, toujours, avec une simplicité déconcertante. Il peut lire et parler à l'envers, ce qui ne lui servirait à rien s'il ne vouait une passion aux contrepèteries et à tous ces jeux de mots arithmétiques, anagrammes, etc. À part ça, il est complètement dénué d'adresse. Il ne sait pas faire un paquet cadeau, monter un meuble Ikea, à peine remettre les plombs quand ils ont sauté. Mais en cas de petite catastrophe domestique – panne, inondation – il est le premier à se mettre en branle, monter et descendre chez les voisins, toquer aux portes, retrousser ses manches. J'essaie d'avoir un regard à peu près détaché tandis que je dresse son portrait – ce qui est impossible, on est bien d'accord – mais je crois que je serai juste si je dis qu'il est la personne la plus

sociable du monde et que rien ne lui fait plus de peine que de se sentir rejeté.

Dans une entreprise qui emploie plus de cent mille employés dans le monde, il a fallu que Tewfik tombe sur le service dans lequel il était voué à déparer. Le seul Arabe, le seul qui n'ait fait qu'une *petite* école de commerce au milieu de Blancs, diplômés d'HEC ou de l'ESSEC et catholiques. Quand je dis « catholiques », je ne parle pas de ceux au milieu desquels j'ai grandi, de simples croyants qui s'en remettaient au crucifix au-dessus de leur lit et à quelques gris-gris inoffensifs, comme des médailles de la Vierge miraculeuse que ma mère cousait sur les bretelles de ses soutiens-gorges (en dehors de ça, on peut dire qu'elle nous foutait la paix avec son petit Jésus). Non, je veux parler de gens qui tirent un pouvoir social considérable de la fréquentation d'une église. Dans le service de Tewfik, on disait que si tu allais à la messe à Sainte-Claire, tu n'avais pas de souci à te faire. Le patron t'aurait à la bonne.

On s'en amusait, les premiers temps, et je me régalaïs des histoires que Tewfik rapportait du boulot :

— Imagine des gens qui ont cinq enfants. D'abord une fille. Comme ce sont de bons catholiques, ils l'appellent Marie-Camille. Une autre fille vient ensuite : Marie-Gabrielle. Puis une troisième, et une quatrième, et c'est pas qu'ils sont à court d'idée, mais ils pensent que Marie-Clotilde et Marie-Joséphine ça sonnera hyper bien.

— Et le petit dernier alors ?

— C'est mon boss. On l'appelle Pierre. Mais en vrai c'est Pierre-*Marie*.

— Tu plaisantes??

Pendant plusieurs semaines, Tewfik a dû reprendre gentiment, patiemment, les collègues qui l'appelaient Téfik ou Tioufik. « C'est Tou-fic », les corrigeait-il et il ne manquait jamais de s'installer un trouble entre eux, comme si, subitement, il avait échangé son costume bleu marine et ses chaussures lustrées contre une djellabah, un fez et un chameau au bout d'une laisse. Pour le coup, ça ne l'amusait plus du tout. Il disait avoir de la peine pour son père plus que pour lui-même, son père qui était parvenu à les hisser sur les marches de la bourgeoisie française et qui avait fourni tant d'efforts pour qu'au bout du compte on en arrive à cette opération impossible : on n'additionne pas les Blancs avec les Arabes. Il a cependant continué d'espérer qu'on cesserait de l'envisager comme une provenance. Et là, son optimisme s'est heurté à mon besoin quotidien d'indignation. Pour moi, il n'y avait pas à chicaner : ses collègues étaient racistes.

— Non, m'opposait-il avant même que je termine ma phrase et que son esprit aille au bout des images de guerre civile que lui inspirait ce mot. Ignorants peut-être, mais pas racistes.

— Le racisme naît de l'ignorance !

— C'est pas si méchant... Je les embarrasse, c'est tout ; ils s'imaginent des choses... des trucs comme le mouton qu'on égorge dans la baignoire, ce genre de choses...

— Ah oui, *nuance* : ils sont stupides en plus d'être racistes. Franchement, ils sortent d'où ces mecs bardés de diplômes, cadres dans une multinationale ? Alors ils ont jamais vu d'Arabe de leur vie ? Ils sont "embarrassés" par Tewfik Abdelhadi, né de Djamila et Hamid Abdelhadi ?

— Ce sont des gens qui restent entre eux.

— C'est justement ça le problème. Ils s'invitent à dîner, ils vont à la chasse ensemble, ils se voient à la messe et pendant ce temps-là, tu crois qu'ils beurrient les tartines ? Évidemment que non, ils prennent le pouvoir !

— Et voilà... on y est : la lutte des classes... Tu fais quoi pour la redistribution des richesses à part vivre de ton chômage-suivi-de-conjoint dans ton appart trop grand ?

— T'es dégueulasse de me dire ça !

— Tu te rends pas compte comme c'est épuisant de voir la vie comme tu le fais ! On est peut-être pas obligés de se battre, tout le temps, en permanence... ça fait du bien parfois d'arrondir les angles.

— En attendant, dès qu'il y a un projet un peu sympa qui passe, t'es pas dedans.

Vlan.

— C'est parce que je suis arrivé le dernier. Faut que je fasse mes preuves.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une question de "preuves".

Re-vlan.

On s'est vite enfermés dans cette routine nerveuse : Tewfik prétendait que je voyais des racistes partout, moi je

ne comprenais pas qu'il ne ressente aucune colère. Je le trouvais triste derrière ses blagues de façade, et sa tristesse est venue s'ajouter à la monotonie de mon cycle menstruel, à l'ennui de ne connaître personne dans cette ville, à mon incapacité de décrocher le moindre petit contrat de graphiste. Mais le pire restait à venir. Je serais malhonnête si je disais que ça nous est tombé dessus sans crier gare (ce qu'on dit souvent pour *le pire*), car je l'ai vu foncer sur nous aussi sûrement qu'il n'y a plus de neige à Noël. C'était dans l'ordre des choses, la suite logique après le déménagement, le poste à haut potentiel de Tewfik, l'appartement de 120 mètres carrés : on a engagé une femme de ménage.

Il y avait plein de bonnes raisons à cela. Tewfik en avait assez, chaque matin, de se lever quinze minutes plus tôt pour repasser sa chemise ; j'étais trop écrasée de tâches ménagères pour mener à bien mes recherches de boulot (c'était surtout lui qui le disait) ; et l'appartement était diablement grand. En fait, je n'avais qu'un argument à opposer, et encore, c'était pas un argument disait Tewfik, mais une *névrose* : je m'étais juré de ne jamais – JAMAIS – employer qui que ce soit pour le ménage, quand bien même je deviendrais riche ou Pierre Soulages et vivrais dans un palais de trois cents pièces.

Je l'ai compris adolescente, quand j'ai vu avec quel mépris les habitants d'un immeuble du 8^e arrondissement parisien considéraient ma mère, « la concierge ». Moi qui étais sa fille, j'en profitais un peu, et on m'appelait « la petite concierge », comme si ce titre avait été mon prénom. Ce qui

Astrid Éliard

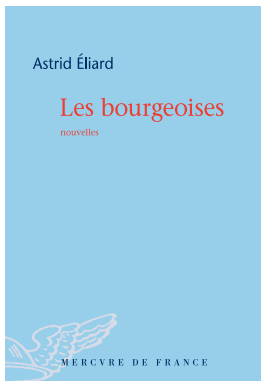
Les bourgeoises

Mères de famille comparant les mérites de leurs nounous respectives ; parents ouverts à la mixité sociale mais ayant fait le choix de l'enseignement catholique pour leur progéniture ; jeune épouse ne sachant pas comment parler à sa femme de ménage ; trentenaire dévouée à la carrière de son mari redoutant le désœuvrement...

Les personnages de femmes peuplant le recueil d'Astrid Éliard ont en commun d'appartenir à une même classe sociale, la bourgeoisie. Néobobos d'aujourd'hui, de vieille tradition française, ou parvenues récentes, tour à tour ridicules ou attachantes.

Renouant avec le ton doux-amer de son premier recueil de nouvelles, *Nuits de noces*, Astrid Éliard croque ses personnages avec une tendre ironie, souligne leurs tics sans jamais les juger et propose une galerie de portraits hauts en couleur.

Astrid Éliard a publié quatre romans, dont *Danser* (prix Marcel Pagnol) et un recueil de nouvelles, *Nuits de noces* (prix de la SGDL).



Les bourgeoises
Astrid Éliard

Cette édition électronique du livre
Les bourgeoises de Astrid Éliard
a été réalisée le 3 mai 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715256637 – Numéro d'édition : 380058).
Code Sodis : U37958 – ISBN : 9782715256644.
Numéro d'édition : 380059.